

Le Samedi

VOL. IV — NO. 11

MONTREAL, 20 AOUT 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS



LA BEAUTÉ DE LA SAISON.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POUJOL, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 20 AOUT 1892.

SON PREMIER PASSEPARTOUT



I

—Maintenant que tu as le passepartout de la maison,
aies soin de ne pas entrer tard et de ne pas faire de bruit.

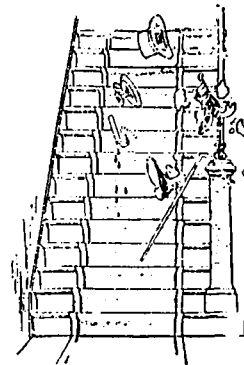
II

11 heures du soir.

III
Minuit.

IV

5 heures du matin.



V

L'escalier à six heures du matin.



VI

Tout cela, grâce au passepartout.

VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

RONDEL

Tu ne m'as jamais aimé :
Qui bien aime, tard oublié.
L'amour passe !... c'est, Lilié,
Le mensonge accoutumé.

Puisqu'il faut que l'on s'oublie,
Quittons-nous !... En résumé,
Tu ne m'as jamais aimé.
Qui bien aime, tard oublié !

J'aurai la mélancolie
De ce joli mois de mai
Où tes yeux m'ont tant charmé.
Qui bien aime, tard oublié !
Tu ne m'as jamais aimé.

RAOUL GINESTE.

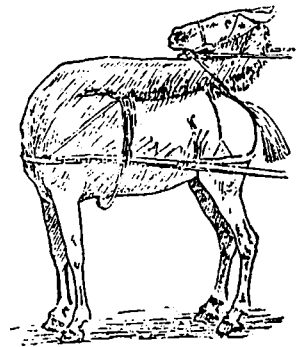
MOTS D'ENFANTS

Lucien, (que son père vient de battre).—Dis
papa, mon grand-père, c'est ton père ?

Le père.—Oui !

Lucien.—Eh bien, je n'aime pas son garçon.

LES RACES AMÉLIORÉES



A quoi l'habitude de rêver les chevaux va aboutir.

LA VRAIE SERVANTE

La dame (retenant une servante).—Je suppose
que vous apportiez une dinde rôtie sur un plat
et que par malheur, vous l'échappiez par terre,
qu'est-ce que vous ferez ?

La servante (après réflexion).—Est-ce pour une
famille privée, ou s'il y a des pensionnaires ?

La dame.—Des pensionnaires.

La servante.—Alors, je ramasserais la dinde
et la remettrais dans le plat.

Services retenus avec promesse d'augmentation

IL N'Y A PAS A S'Y TROMPER

M. Leparceux.—Ceci est un tableau d'un des
vieux maîtres.

Le visiteur.—Vraiment !

M. Leparceux.—Oui ; c'est moi qui l'ai fait
faire sur commande.

LONGUE INTIMITÉ

Le juge.—Il me semble que je connais votre
figure.

Le prisonnier.—Je crois bien ; nous avons eu
notre jeunesse en même temps.

Le juge.—Allons, êtes-vous fou ?

Le prisonnier.—Ne sommes-nous pas à peu
près du même âge ? Par conséquent, nous avons
eu notre jeunesse les mêmes années.

GRAVE MALADIE

Jean.—Qu'as-tu donc, tu n'as pas l'air bien,
ces jours-ci.

Placide.—Non, je ne puis dormir la nuit ; je
crois que c'est une maladie de poumons.

Jean.—Toi ? Allons donc ; tes poumons sont
bien !

Placide.—Les miens, oui, mais pas ceux du
bébé.



Ce qu'il y a de mieux pour prendre du pois-
son, c'est un manche de ligne... de chemin de
fer.

Le petit garçon qui, caché derrière la porte,
fait des grimaces au fiancé de sa sœur, devrait
être poursuivi pour mépris de cour.

Un papa chauve à qui l'on disait que son bébé
lui ressemblait, répondit qu'il ne trouvait qu'un
point de ressemblance : le dessus de la tête.

L'homme qui se montre satisfait de la pre-
mière épreuve qu'on lui donne de sa photogra-
phie, ne fera jamais un pensionnaire difficile.

On nous assure qu'une certaine dame a les
pieds tellement longs, que chaque fois qu'elle
couche dans un hôtel, elle met à la porte, des
chaussures plus petites qu'elle traîne continue-
ment avec elle.

On nous certifie l'authenticité du petit discours
suivant : "Je vous le répète, messieurs, cet homme
ressemble à un vaisseau sans équipage sur une
mer sans rivage ; heureux celui qui pourra débar-
quer ses hommes sains et saufs à terre."

MAL COMPRIS

Le jeune gamin.—Maman demande si vous
avez une tête de veau ?

Le boucher (s'oubliant).—Une tête de veau !
Sors d'ici, petit polisson que tu es.

PAUVRE MISÉRABLE

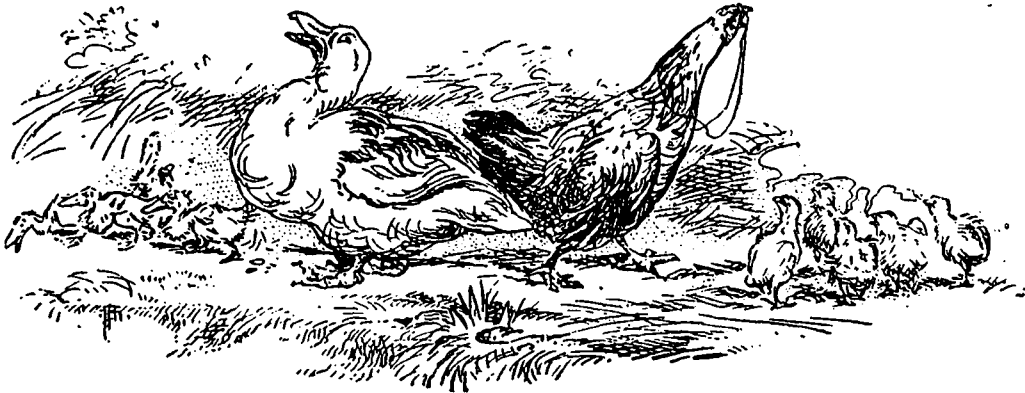
Bouleau.—Qu'est-ce que fait l'ami Lustucru,
maintenant ?

Rouleau.—Le pauvre garçon ! La dernière fois
que je l'ai vu, il n'avait pas seulement une che-
mise sur le dos.

Bouleau.—Malheureux ! Où était-il ?

Rouleau.—Il était à Old Orchard à prendre
son bain.

LES DISTINCTIONS SOCIALES



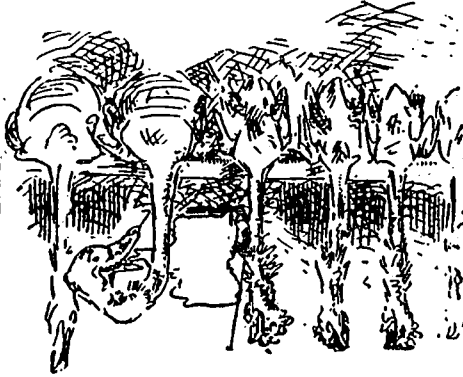
I

La poule.—J'espère, mes enfants, que vous ne ferez pas amis avec cette vulgaire famille de canards.
Les enfants.—Comme s'il y avait du danger ! Ne crains pas, maman.



II

—Ne nous regarde pas, canard plein de puce !



III

Le canard (à l'étalage du marché).—Hello ! Vous vous êtes décidés d'accepter ma compagnie. Salut.

CE QUE SONT LES LARMES

Vauquelin et Fourcroy les ont analysées.
Ils ont trouvé dedans du sel et du mucus.
Mes amis, qu'en eût dit Horatius Flaccus ?
Le mucus florissant dans les âmes brisées !
Combien Horatius en eût fait de risées.
Ils ont trouvé dedans du sel et du mucus !

Quand les anciens pleuraient sur l'amour de leurs mies,
Les pauvres vieux versaient... ils ne savaient pas quoi.
Grâce à Vauquelin, et grâce à Fourcroy,
Nous connaissons à fond nos paupières blémies ;
Mais les pauvres anciens n'avaient point nos chimies,
Ils ont toujours pleuré sans jamais savoir quoi.

Quand on souffre ou qu'on est ému, lorsque l'on boude,
Une chose, pour nous, affaiblit le souci,
Et c'est évidemment de se dire ceci :
Pour que mon cœur brisé se reforme et se soude,
Combien vais-je verser de bismuth et de soude ?
Cette réflexion égaye le souci.

Les anciens poursuivaient de bien maigres chimères,
Ils étaient ignorants, et nous sommes complets ;
Ils savaient de combien d'affronts et de soufflets,
D'espoirs guerriers déçus et de hontes amères,
Étaient faits des pleurs d'hommes.. Belles misères !
Ils étaient ignorants et nous sommes complets.

Nous connaissons le fort et le faible des larmes,
Nous connaissons le sel, le mucus, le bismuth ;
Et nous avons appris que menteur est le luth,
Quand il vient nous chanter que les pleurs ont des
[charmes.]

Scientifiquement nous ne rendons les larmes
Qu'au mucus, à la soude, au sel et au bismuth.

LE TÉLÉPHONE AU XVIII^E SIÈCLE

Il ne faut pas s'imaginer que le téléphone soit une invention moderne, les Romains, en Angleterre, employaient des tuyaux métalliques pour porter la voix partout dans le *Piels'wall*. A la distance de chaque mille, dans le mur, il y avait une tour, et entre chacune, un tuyau passait. Par ce moyen, la sentinelle pouvait, par la voix seule, donner connaissance de l'ennemi en peu de temps, dans toute la longueur du mur.

CANONS EN BOIS

Par ce temps de perfectionnements continuels de notre artillerie, il y aurait peut-être un piquant effet de contraste à rechercher si l'on a pu se servir utilement, dans certaines guerres étrangères ou civiles, de canons en bois.

Il est dit qu'en 1793 les royalistes de la Lozère auraient gagné sur leurs adversaires républicains une fort belle bataille avec des canons de bois cerclés en fer.

Existe-t-il d'autres exemples de fabrication et d'usage de semblables engins de guerre ?

Nous sommes portés à croire à l'affirmative.

UNE BARQUE HANTÉE

JETS DE PIERRES

Un article de M. J. Bouvéry, *Un fort et une barque hantés*, rappelle aux lecteurs le récit que m'a fait M. J..., de Sfax, d'un cas extraordinaire qui lui est arrivé.

C'était, me dit-il, après la prise de Sfax, il faisait une chaleur étouffante ; la population très préoccupée des derniers événements, ne songeait pas à autre chose, aussi la mer était elle totalement délaissée et l'on ne voyait ni un seul pêcheur ni un seul baigneur.

Sur le tantôt je décidai un ami à venir se baigner avec moi, au large. Pour cela faire, nous nous emparâmes d'une barque arabe et, à défaut de rames, nous démanchâmes un brancard qui avait servi à porter les cadavres des Arabes tués lors du bombardement, afin de nous servir des deux longerons.

A 500 pieds en mer, était une mahonne (grande barque à voiles) isolée et à l'ancre, vers laquelle nous nous dirigeâmes, et à laquelle nous attachâmes notre barque avec une ficelle que nous avions apportée dans ce but. La mahonne était vide ; nous nous y déshabillâmes, nous y jouâmes un bon quart d'heure, après quoi nous nous jetâmes à la nage.

Après avoir fait une centaine de brasses, mon ami s'écria :

—Qu'est-ce que tu fais, tu me jettes des pierres !

—Que racontes-tu ? où veux-tu que je prenne les pierres ?

—Mais on nous jette des pierres !

—Où donc vois-tu des pierres ?

—Tiens, en voilà encore une qui tombe ! tiens en voilà d'autres.

—Tu es fou, voyons ; je ne vois rien du tout.

—Si, en voilà encore une ; sauvons-nous !

Voyant mon ami s'effrayer, nous retournâmes, aux embarcations et mon ami en nageant voyait toujours des pierres tomber autour de lui ; moi je ne voyais absolument rien.

Arrivés aux embarcations nous fûmes bien surpris de trouver notre barque pleine d'eau et prête à couler. En vain fîmes-nous des recherches, la mahonne était vide, autour et au large on ne voyait pas un être humain et la mer était au calme plat.

Nous vidâmes notre barque avec nos chapeaux et nous ne vîmes aucun orifice d'introduction d'eau.

Nous étant réhabillés, je m'occupai de détacher la barque de la chaloupe. Quelle ne fut par notre stupéfaction de trouver, au lieu et place de la ficelle, une énorme corde avec un nœud marin, serré, vieux et effiloché comme si ce lieu avait séjourné de longs mois dans l'eau ; il nous fut impossible de le défaire et nous commençâmes à nous effrayer, trouvant tout cela anormal. Je n'ai pas vu les pierres, mais je suis certain d'avoir scié ce nœud avec mon couteau ; aussitôt cette opération faite nous voulûmes nous éloigner, une nouvelle surprise nous était réservée ; la barque tenait à fond par une autre corde grosse comme le pouce ; Je coupai le second lien et nous nous trouvâmes enfin libres. Arrivés vers la plage, nous ne prîmes pas le temps de ramer jusqu'à terre, nous sautâmes dans les marais et nous nous sauvâmes à toutes jambes.

Je n'ai jamais cru au merveilleux, mais je n'ai jamais rien compris à ce qui nous est arrivé.

Tel est le récit que m'a fait plusieurs fois M. J... qui m'a paru digne de foi.

* *

Le phénomène du jet de pierres, objectif ou subjectif, ne serait pas rare. M. M... représentant du Creusot, m'a conté le fait suivant :

« C'était pendant mes secondes vacances d'écolier, j'étais une après-midi dans un champ dont on faisait la récolte ; un des paysans avait apporté au soleil sa fille, âgée de 14 ans, et atteinte d'une maladie nerveuse

« Tout à coup nous vîmes, dans un rayon de quelques mètres autour de cette fille qui paraissait inconsciente, des pierres éparées sur le terrain, projetés en l'air à une verge ou deux de hauteur, tantôt l'une, tantôt l'autre ; les moissonneurs, craignant quelque malice, exigèrent que le paysan remportât sa fille, ce qu'il fit ; elle mourut peu de temps après. »

A. GOURIL.

PAS LE MÊME POINT DE VUE

Le dentiste, (à sa cliente).—Pour l'amour du ciel, ne criez pas si fort !

La patiente.—Je comprends ; mes douleurs vous déchirent le cœur ?

Le dentiste.—Oui et d'autant plus que ceux qui attendent leur tour dans l'autre chambre vont avoir peur d'entrer s'ils vous entendent.

AVANTAGE PRÉCIEUX

L'acquéreur.—Le grand désavantage que je trouve à cette maison, c'est qu'elle est trop humide

Le propriétaire.—Mais, monsieur, c'est un bon point en sa faveur ; elle se trouve à l'épreuve du feu.

UNE ERREUR

Le voyageur.—Vraiment, c'est la première fois qu'on me donne ici un morceau de steak bien tendre.

Le garçon.—Bonté divine ! Pour sûr on a dû vous donner celui du bourgeois.

DOUCE SIMPLICITÉ



La mère. — Mais comment juges-tu qu'Arthur t'aime ?
La fille. — Par la manière dont il me regarde, quand il croit que je ne le regarde pas.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Soyons donc quelqu'un !

Des journalistes se trouvaient réunis dernièrement chez un ami commun, qui les interrogeait sur leurs occupations.

— Moi, dit l'un, je fais le Salon.

— Et moi, la Chambre reprend l'autre.

— Moi, les courses, dit un troisième.

— Je fais le rez-de-chaussée (feuilleton), dit un quatrième.

Alors Bébé, qui avait écouté religieusement, dit tout bas à son père en désignant les plumitifs :

— Dis, papa, tous ces gens-là, c'est donc des domestiques ?

Le baron Cachalot ne confie à personne le soin d'approvisionner sa table de fromage.

Il entre chez son marchand habituel :

— Un demi-kilogramme de gruyère, commande-t-il, et vous savez, mon garçon, sans trous. La dernière fois que vous m'avez servi, il y avait au moins une demi-livre de trous.

Un écho du dernier terme.

Un locataire paye sa quittance, et donne un louis de pourboire à son concierge.

Ce dernier retourne la pièce dans ses doigts, puis d'un air très fier :

— Je croyais Monsieur, dans une meilleure position !

Un pêcheur à un badaud planté derrière lui :

— Voyez-vous, il n'y a que dans la pêche à la ligne qu'existe la véritable égalité...

— Vous dites !...

— Ainsi nous sommes là quatorze qui, depuis une heure, n'avons pas pris un seul poisson !

Une femme entre chez un pharmacien.

— Monsieur, dit-elle, donnez-moi un remède pour mon mari qui est tombé en syncope.

— Vous voulez dire en syncope ?

— Ah ! Monsieur, qu'importe une cope de plus ou de moins ?

Les gaietés du télégraphe.

Un de nos confrères recevait hier de son correspondant dans l'Est un télégramme qui commençait—sans doute—ainsi :

— Voyage président, retour Nancy...

L'employé du télégraphe avait écrit :

— Voyage président, retour en sci...

Deux bohèmes viennent de prendre une absinthe à la brasserie.

L'un d'eux appelle le garçon et tire de son gousset une superbe pièce de cinq francs, flambant neuve.

— Ah ! s'écrie l'un avec admiration, tu as donc fait un héritage ?

— Calme-toi, répond le capitaliste ; c'est une veuve sans enfants.

X..., du matin au soir, persécute son petit garçon de questions sur l'histoire, l'orthographe, le calcul, etc.

Hier, c'était le jour de l'histoire naturelle.

— Toto !

— Papa ?

— Quel est l'animal qui fait : "hi-han, hi-han" ?

L'enfant, qui entend ce cri pour la première fois, regarde son père avec stupeur et conclut.

— Mais, c'est toi, papa !

Une réflexion de Calino :

— Ces Parisiens ! ils se plaignent quand on leur fait boire de l'eau de Seine ! Mais, à Rouen, on en boit tous les jours, et c'est de l'eau de Seine... inférieure !

Echos de la course de Paris-Belfort.

Le comble de l'embêtement, pour un "pedestrian", qui arrive à l'auberge avec des pieds tout meurtris :

"Se voir servir un plat d'oignons !"

Entre malade et médecin.

— Eh bien ! docteur, comment me trouvez-vous ?

— Très bien ; vous avez encore les jambes un peu enflées, mais ça ne m'inquiète pas...

— Je comprends, docteur ; si vous aviez les jambes enflées, ça ne m'inquiéterait pas non plus.

Le député Z..., qui remplit un peu, à la Chambre, le rôle de la mouche du coche, arrive, hier, très en retard chez Mme M..., où il était invité à dîner.

— Pardon, Madame, de mon inexactitude : les affaires, vous savez... Je viens de chez M. le garde des sceaux...

Il vous a gardé bien longtemps, dit Mme M..., en souriant.

Un bourgeois accourt tout essouffé vers un gardien de la paix.

— Monsieur l'agent, venez vite. Il y a un voleur en train de fracturer ma caisse !...

Le gardien de la paix avec calme :

— Impossible. Je guette un chien qui est sorti sans muselière...

Le professeur. — N'est-il pas des adjectifs qui changent de signification sui ant qu'ils sont placés avant ou après certains substantifs ?

Calino fils. — Oui, Monsieur.

Le professeur. — Exemple ?

Calino fils. — Bonnes gens et jambons...

La parole est au jeune Victor.

— Maman, j'ai les mains sales. Faut-il que je me les lave, ou que je mette des gants ?

Les enfants terribles...

Toto, à un de nos chauves :

— Dis donc, Monsieur, c'est-il vrai que tu te peignes avec un rasoir ?

Le carnet du colonel X...

Dans la victoire, le Français s'emballe et le Prussien... emballe !

Calino possède un ami qui est en ce moment en déplacement du côté de Marennes.

L'autre jour, sa cuisinière l'avertit qu'on vient de lui envoyer une superbe bourriche.

Calino l'ouvre aussitôt, et tout ému :

— Le brave garçon, tout de même ! Il m'envoie des huîtres ; il a pensé à moi...

Dumanet est de garde à l'entrée d'une poudrière.

Arrive un monsieur superbement mis et fumant un cigare de première marque.

— Pardon, bourgeois ! s'écrie Dumanet ; avant d'entrer, faudrait voir à éteindre votre "mégot."

— C'est dommage ce cigare est si bon !...

— Passez-le-moi, bourgeois... Je vais vous l'entretenir jusqu'à votre sortie !

Toto vient d'imaginer contre ses parents un terrifiant moyen d'intimidation. Du pur chantage !

Hier, comme on lui refusait des cerises, sous prétexte qu'il en avait déjà mangé deux fois, l'intelligent petit homme dit à sa mère :

— Il y avait une fois un petit garçon à qui sa maman ne voulait plus donner de cerises. Tu sais pas ce qui lui est arrivé, dis, à ce petit garçon ?...

— Non.

— Eh bien, il a été écrasé par un tramway !...

On parle de lettres anonymes :

Calino, avec dignité : "Je ne fais jamais aux auteurs de lettres de cette sorte l'honneur d'une réponse."

Un comble !

Celui de la poltronnerie :

— Reculer devant une pendule qui avance.

Après une première représentation, Mme de Sainte-Gaffe à l'auteur :

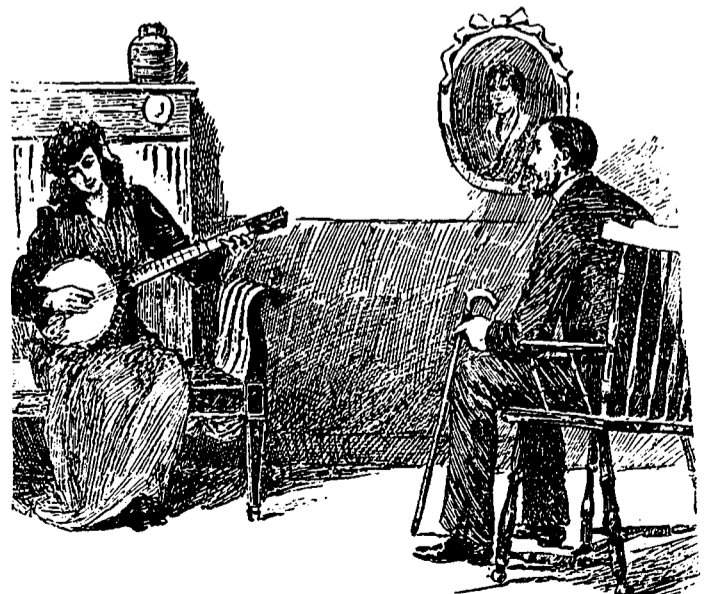
— J'ai été extrêmement impressionnée pendant le premier acte !

L'auteur épanoui :

— Vraiment, madame !

— Oui, j'avais perdu une boucle d'oreilles en diamants ! Heureusement, je l'ai retrouvée sur mon fauteuil !

QUESTION MALHEUREUSE

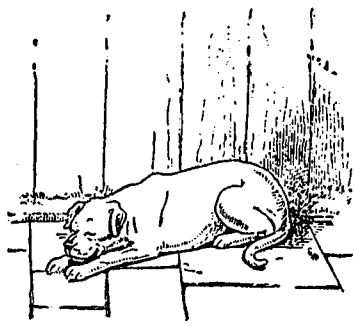


Le prétendant. — Vous dites que la servante était à faire vos cheveux dans le bon soir, quand le feu pris ?

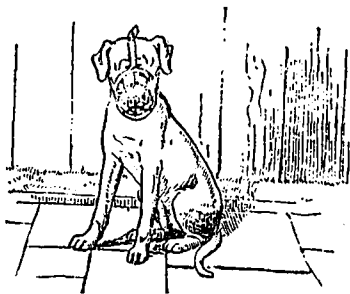
Mademoiselle Hélène. — Oui.

Le prétendant. — Et vous, où étiez-vous à ce moment ?

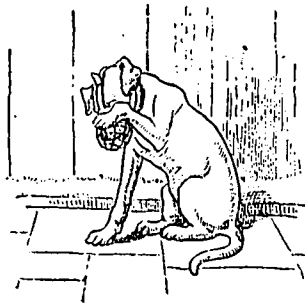
L'HISTOIRE DE BIEN DES CHIENS



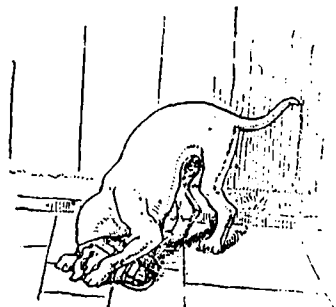
I
Prenez le chien le mieux élevé et le plus tranquille.



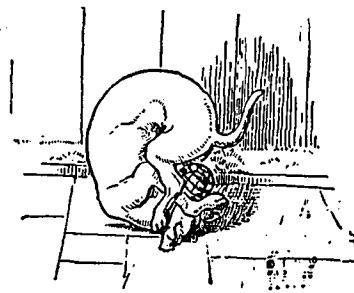
II
Et mettez-lui une muselière.



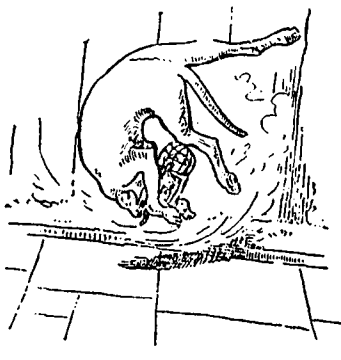
III
Comme tout chien de bon sens il tâchera de fêter.



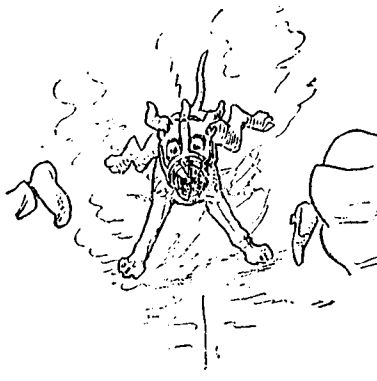
IV
Moins il fêtera....



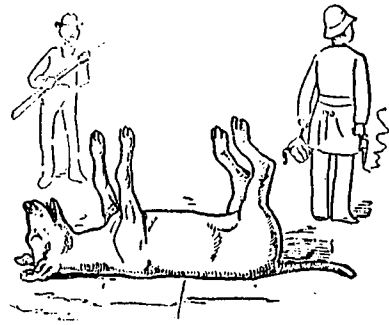
V
Plus il devient nerveux.



VI
Au point qu'il perdra son sang-froid.

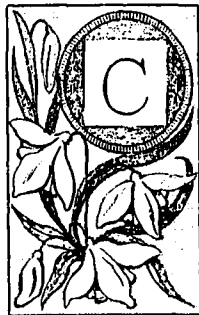


VII
Et qu'il filera dans la rue comme un chien enragé.



VIII
Avec le résultat ordinaire.

L'ARRIVÉE DE MONSIEUR



OMME ils sont tristes, ce matin, les jolis jardinets de Saint-Martin-les-Fleurs, d'ordinaire si frais, si parfumés, si puissants !

Vraiment, quiconque les verrait dans un semblable état trouverait bien surfaite la réputation du coquet et gracieux chef-lieu de canton qu'arrose, à chaque exposition d'horticulture, une véritable ondée de médailles

d'or, d'argent, de vermeil et de bronze, ce qui a failli maintes fois faire mourir de jalousie les concurrents de la région.

Sans pitié, sans merci, brutalement, de cruelles mains ont tout moissonné : et les roses sur pieds, grimpantes, aux infinies variétés, greffées avec un art si délicat, et les grands lis prétentieux qui se pavanaient au centre des gazons, et les grosses bordures d'œillets aux teintes multicolores, et les languissants chrysanthèmes et les géraniums rigides..., tout, tout jusqu'aux humbles pâquerettes qui ne demandaient que l'oubli... Ils sont là, maintenant, les arbustes inconsolés, mornes, en deuil de leurs ornements adorants, exhalant leurs amers regrets en un léger bruissement de leurs feuilles. Les papillons, ne sachant plus où se poser, voltigent autour en un vol épeuré, et le soleil, le grand soleil lui-même, toujours si complaisant pour les jardinets de Saint-Martin, s'est caché derrière un épais nuage pour ne pas envoyer ses rayons dorer ces parterres dévastés.

—Mais que se passe-t-il donc aujourd'hui ? bourdonnaient furieusement les abeilles.

—C'est vraiment extraordinaire ! piaillaient de vieux moineaux, qui, jamais de leur vie, n'avaient assisté à pareil ravage.

—Ce qu'il va se passer, aujourd'hui ?

—Mais vous ne le savez donc pas ?

—C'est monseigneur, monseigneur l'évêque, qui doit venir cet après-midi consacrer la nouvelle église de Saint-Martin-les-Fleurs, et attirer sur elle les bénédictions du Tout-Puissant. Voilà pourquoi tant de séateurs ont coupé et tant de dévotes mains ont empilé dans de vastes corbeilles cette abondante moisson de fleurs, destinées—honneur insigne !—à être foulées sous les

pieds de l'éminent prélat, protecteur et ami du vénérable curé de Saint-Martin.

Ah ! cette église ! depuis qu'on en avait posé la première pierre, elle était devenue l'unique, la constante préoccupation de tous les habitants. Les fillettes, en cheveux, par bandes et se tenant le bras, venaient autour d'elle faire leur promenade habituelle dès le déclin du jour ; les femmes, en tricotent, poussaient curieusement une petite pointe jusque-là, et les vieux avaient transporté leur banc tout à fait en face, pour pouvoir suivre à loisir les progrès de la construction.

Quand je dis tous les habitants, je me hasarde un peu trop. Là-bas, sur la place, installés devant le café de la "Marianne," étaient les franc-maçons, les "rouges," comme on les appelle, lecteurs des organes avancés, grands mangeurs de prêtre, qui, lorsque M. le curé passe en lisant son bréviaire, faisaient exprès d'entamer des conversations impies, agrémentées d'énormes jurons.

Certes ! ils s'en moquaient bien, ceux-là de la nouvelle église, et ne s'étaient point donné la peine d'aller la voir ; du reste, n'avaient-ils pas fait le serment de n'y mettre jamais les pieds ?

Donc, le grand jour de la consécration est arrivé.

Se dressant fièrement dans sa robe de pierres blanches finement taillées, d'une architecture à la fois coquette et austère, la petite église semble s'être faite aussi jolie qu'elle a pu. Son élégant et frêle clocher, recouvert d'un luisant bonnet de briques rouges, a des airs triomphants.

A l'intérieur, de cierges de toutes dimensions, étoilant les murs, font reluire le grand Christ d'argent, acheté par souscription, et des fleurs, des collines de fleurs, entremêlent leurs senteurs profanes aux parfums sacrés de l'encens, qui plane dans la chaude atmosphère.

Il est deux heures. Monseigneur est sur le point d'arriver.

De chaque côté de la route, placés de distance en distance, les enfants de chœur, frisés et pommadés, vêtus de leurs aubes de dentelles, plongent avec impatience leurs mains gantées de fil blanc dans les lourdes corbeilles de fleurs, suspendues à leur cou, prêts à les jeter sur le passage de monseigneur. La foule, dévotement curieuse, fait la haie derrière eux. Le moment est vraiment solennel.

Tout à coup, Victorine, la servante du curé, placée en observation sur le clocher, agite son ta-

blier bleu... elle a vu une voiture arriver au grand trot... Bientôt, on distingue le bruit des grelots... "La voilà ! la voilà !" crie-t-on de toute part. Une vieille femme croit reconnaître la livrée de l'évêché. La cloche, toute neuve, se mit en branle et lança des sons joyeusement argentins.

A peine le landau a-t-il atteint le tournant de la route, qu'une pluie de lilas, de roses et d'œillets vient d'inonder... "Vive monseigneur ! vive monseigneur !" crient les enfants de chœur avec frénésie : "Vive monseigneur !" reprend la foule.

Mais la poussière de la route incommode sans doute le vénérable prélat, car le landau est hermétiquement clos, les stores gros bleus sont baissés. "Vive monseigneur !" répète la foule, de plus belle, pour recevoir sa bénédiction. Brusquement, les stores se redressent, les vitres s'abaissent, et une jolie tête blonde enfarinée de poudre, les lèvres plus rouges que les roses écarlates de Saint-Martin, apparaît et se penche en disant d'un ton très vexé :

—Mais, qu'y a-t-il donc ? Que veulent tous ces gens-là ?

Et, à l'autre portière, un jeune homme paraît aussi, et se fâche tout rouge :

—Ah ! ça, se moquerait-on de nous, par hasard ? Pour qui nous prend-on, ici ? Ces gens-là sont fous, par ma foi !

Et, en maugréant, il ordonna au cocher, qui riait comme un fou, de rebrousser chemin au plus tôt.

Ce fut une véritable consternation ! les enfants de chœur, navrés d'avoir perdu leurs fleurs, agoniaient de sottises le landau qui partait et le cocher qui se retournait en s'esclaffant ; la cloche cessa de sonner, Victorine descendit en hâte, et M. le curé, qui s'était avancé jusqu'au bout de la place pour recevoir son auguste visiteur, s'étant rendu compte de la méprise, devint si rouge de colère et de honte, qu'il alla au fond de la sacristie cacher sa légitime indignation.

Faisant de grands gestes, il prononçait :

—Ah ! cette Victorine ! elle n'en fait jamais d'autres ! Voyez-vous ça ? Se tromper de la sorte ! Prendre le landau d'un premier venu pour celui de monseigneur !

Au dehors, la foule continuait à pester contre la maudite voiture, et les pauvres fleurs épandues dans la poussière semblaient se lamenter aussi.

Songez donc ! être jeté sur de simples mortels, quand on est destiné à monseigneur !

Et, en plein désarroi, le coupé de l'évêque, du vrai-cette fois, arrivait tranquille, ment au petit trot de sa jument grise.

À peine reçut-il quelques fleurs restées au fond des corbeilles ; à peine fut-il accueilli par quelques cris de : "Vive monseigneur !" tant était grande l'indignation des habitants, qui, par groupes, commentaient l'aventure en se désolant. Et dire qu'on avait dévalisé tous les jardins de Saint-Martin pour faire à monseigneur une réception grandiose !

Quand la voiture de l'évêque arriva devant le perron de l'église, M. le curé—chose très grave—n'était point là pour le recevoir.

Il arriva un instant après, encore rouge, essouffé :

—Excusez-moi, monseigneur ! excusez-moi, on ne vous a pas accueilli comme on le devait, mais on s'est trompé ; voilà, il y a eu méprise... je vous expliquerai ça, tout à l'heure... Une voiture qu'on avait pris pour la vôtre... Et quelle voiture, si vous saviez !...

—Calmez-vous ! calmez-vous ! monsieur le curé, vous savez bien que Notre-Seigneur a fait son entrée dans Jérusalem sur le dos d'un âne, et que nous devons toujours chercher à nous humilier, comme lui. Allez, allez, cela n'empêchera pas l'Esprit Saint d'épandre sur Notre Eglise ses meilleures bénédictions.

La bonne parole épiscopale fit grand effet sur M. le curé, la cérémonie fut fort belle, mais plus d'un paroissien remarqua le petit enrrouement de colère qui perçait à travers les réponses du vénérable abbé, et je crois même qu'il s'embrouilla un peu au beau milieu d'un "oremus."

Mais savez-vous ceux qui se divertirent le plus de l'aventure ?

Les habitués du café de la Marianne, parbleu ! Plusieurs d'entre eux connaissaient le premier monseigneur, c'était un nouveau marié du matin même et sa jeune femme.

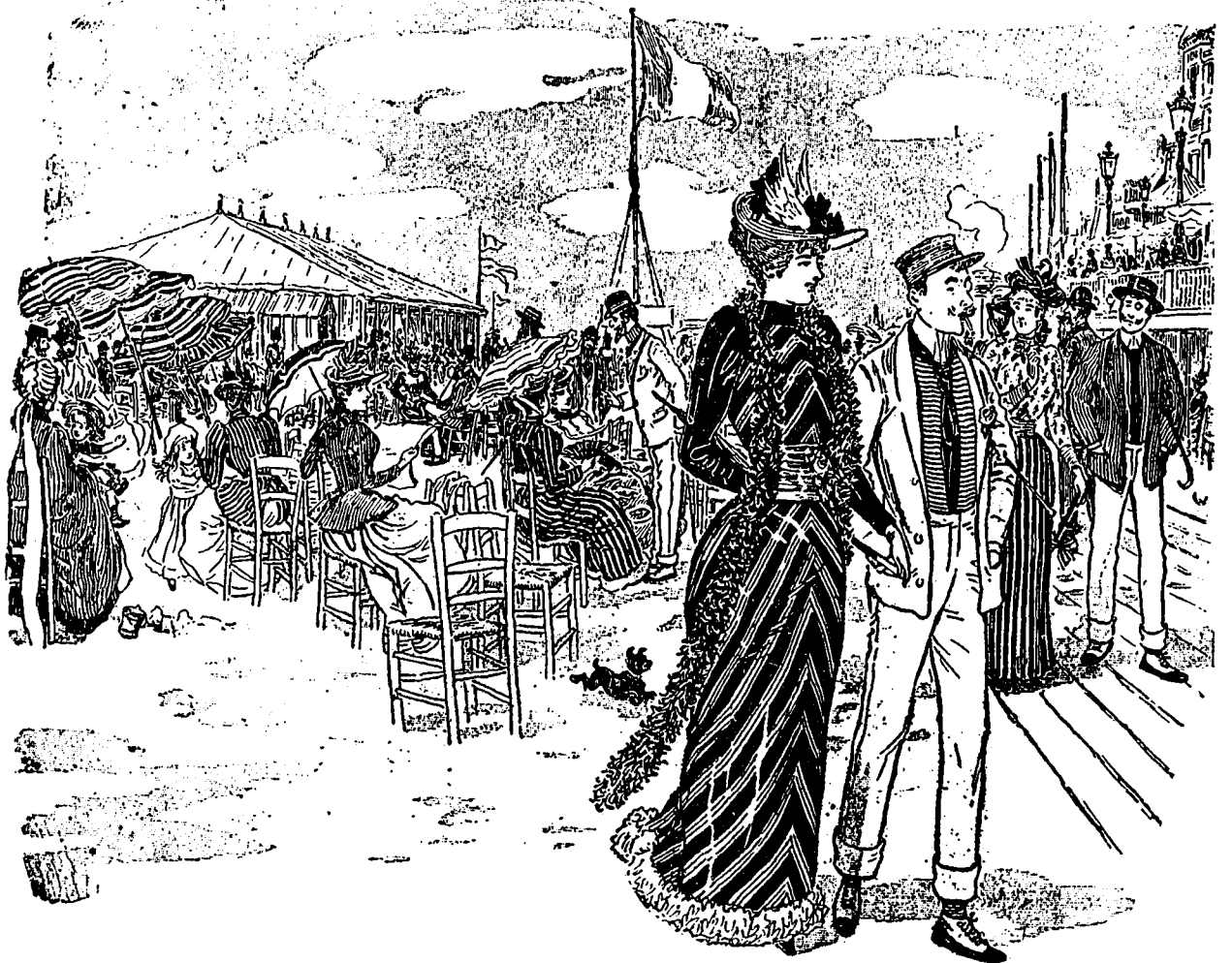
UN SCANDALE DE FAMILLE

—...Donc j'espère que vous m'avez compris, cher monsieur, conclut M. Wadworth (Benjamin), directeur de la *Saint-Louis Review*. Un événement à sensation, voilà ce qu'il nous faut ! La *Weekly Gazette* va bientôt nous enfoncer si nous ne l'enfonçons pas nous-mêmes. Avez-vous compris ? Il faut que nous l'enfonçons. Le trimestre finit la semaine prochaine ; il s'agit de nous hâter. Je

LES FORMES AVANT TOUT



Le secret. — Mademoiselle, donnez-moi votre main. La jeune demoiselle, à la veille de couler au fond pour la troisième fois. Oh ! c'est si soudain ! Faut que je consulte maman.



Lui.—Je vous ai rencontré dix fois avec votre costume de bain et cependant je ne suis jamais arrivé à temps pour vous voir baigner.

Elle.—Et vous ne me verrez pas, non plus. On ne se fait pas faire de ces costumes-là pour les détruire à l'eau.

vous tiens pour un homme capable, mon cher monsieur Harvey, et j'ai confiance en vous.

—Mais, monsieur, je ne puis pourtant pas assassiner quelqu'un moi-même ; je ne puis pas, moi-même, forcer le coffre-fort d'un banquier ; moi-même, je ne puis, personnellement.

—Que signifie ce "je ne puis pas moi-même" ? s'écria M. Wadworth. Pourquoi ai-je des rédacteurs ? Pour annoncer peut-être qu'un oiseau s'est échappé de sa volière ? Ou pour raconter que notre honorable concitoyen, M. X... célébrera bientôt ses noces d'or ? Et vous croyez que c'est pour cela que je donne quatre mille dollars par an à mes rédacteurs ? Non, non, j'attends d'eux d'autres services.

—Mais, monsieur, s'il ne se présente personne pour commettre un assassinat, ou pour fracturer la caisse d'une banque.

M. Wadworth laissa éclater sa colère.

—Vous répétez toujours la même chose ! Est-ce qu'il ne peut arriver rien d'autre chose ! Un attentat contre le Président ? Un scandale de famille ? Que sais-je ? Et cette fois le nombre des abonnés de la *Review* grossira et la *Weekly Gazette* sera enfoncée !

—Alors vous voulez que j'invente un scandale de famille ? demanda M. Harvey.

L'étonnement empêcha M. Wadworth de répondre tout de suite.

—Inventer ! Mais, monsieur Harvey, nous vivons au XIXe siècle, nous sommes en 1892 ! Aujourd'hui on ne croit plus aux scandales inventés ; il vous faut nommer les personnes, vous devez donner les vrais noms ; un scandale doit être arrivé !

—Mais, monsieur, je ne puis vraiment pas, moi-même faire une chose semblable !

—C'est à vous de voir comment vous devez vous y prendre, répondit Wadworth froidement ; pourquoi est-ce que je vous paie quatre mille dollars ?

—Et moi, il faut que je détruise le bonheur d'une famille pour quatre mille dollars ! gémit Harvey. Oh ! je ne puis faire cela !

M. Wadworth ne fut pas démonté.

—Eh bien ! je vous paierai six mille dollars au lieu de quatre, mais créez l'événement vous-même. Avez-vous compris ? Ou vous créerez l'événement, ou, à partir du 1er janvier prochain vous cesserez d'appartenir à notre rédaction.

M. Harvey veut répondre, lorsqu'on frappe à la porte, M. Wadworth crie : Entrez ! et un garçon de bureau vient remettre une dépêche télégraphique au rédacteur en chef. Celui-ci ouvre l'enveloppe, lit le télégramme, et, d'un signe de tête, exprime sa satisfaction.

Harvey s'étonne, car ouvrir les télégrammes est une besogne qui regarde les rédacteurs, et M. Wadworth n'en ouvre que rarement ; lorsqu'il le fait, il remet toujours la dépêche à ses rédacteurs ; cette fois il l'a empêchée.

—Est-ce que ce télégramme concerne la politique ? demanda Harvey.

—Oh ! non ; c'est une dépêche personnelle ; M. Copper arrive demain par l'express de la Nouvelle-Orléans.

—M. Copper ! Le directeur de l'*Orleans-News* ?

—Oui.

—Est-ce qu'il vient pour le journal ou pour autre chose ?

—Pour autre chose, répond Wadworth en regardant fixement le jeune rédacteur ; puis il ajoute : Il vient pour épouser ma fille.

—Miss Ellinor ? s'écrie le jeune homme en faisant un bond sur sa chaise. Il avait perdu tout son sang-froid et, l'air effaré, il regardait son chef.

L'expression du visage de celui-ci le découragea tout à fait, et il se rassit sans ajouter un mot.

—Ainsi, je ne m'étais pas trompé, fit M. Wadworth sérieusement ; puis il continua avec bienveillance : "Jeune homme, je vous ai toujours estimé ; non pas seulement en qualité de rédacteur de notre feuille, mais aussi comme un homme sérieux. Cependant vous comprendrez que mon gendre doit me valoir et comme fortune et comme position. M. Copper vaut deux millions de dollars et vous ne vous étonnez pas si je lui donne ma fille.

Harvey ne peut répondre et reste assis, silencieux. M. Wadworth prend son chapeau, et, en s'en allant, il ajoute d'un air compatissant :

UNE CHANCE



I

—Le fait est, se disait Sambo, que j'aurais la tête bien petite....



II

—Si je n'avais pas la bouche aussi grande.

—Ne parlons plus de cela, mon cher Harvey, et n'oubliez pas ce dont nous sommes convenus pour le journal.

Mais le rédacteur, redevenu maître de lui-même, se lève :

—Arrêtez, monsieur ; n'avez-vous pas dit que vous me donneriez six mille dollars pour causer un scandale de famille pour notre journal.

—Parfaitement.

—Puis-je toucher immédiatement un acompte de deux mille dollars ?

—Pourquoi tout de suite ?

—J'ai besoin de cet argent pour opérer un petit scandale.

—Très bien ? venez avec moi, voici le caissier.

M. Wadworth, en emmenant son rédacteur à la caisse, sourit de contentement ; il sait que l'argent est tout puissant, et que plus de deux mille abonnés de nouveaux lui rapporteront bientôt ces deux mille dollars.

—Oh ! il ne s'agit que de savoir s'y prendre !

II

Le lendemain, l'express de la Nouvelle-Orléans entrant en gare à l'heure réglementaire et M. Benjamin Wadworth saluait cordialement son ami Robert Copper.

Les deux amis ont pris place à table pour déjeuner, ils attendent Miss Ellinor. Un domestique apporte un numéro de la *Saint-Louis Review* qui vient de paraître. Le tirage ne commence qu'à trois heures du matin, de sorte que le journal donne les dernières nouvelles de la nuit.

M. Wadworth prend la feuille et commence à lire. Avec un joyeux étonnement, il reconnaît la signature de son rédacteur Harvey, et il lit en souriant :

“UN SCANDALE DE FAMILLE a eu lieu dans notre ville la nuit dernière. Dans une famille des plus distinguées le mariage de la fille unique avec un confrère étranger était résolu, bien que le père sut que sa fille n'aimait pas ce gentleman, mais un autre jeune homme... Et maintenant, soyez renversés d'étonnement ! En cet instant même, pendant que le père est assis à table pour déjeuner avec son confrère, et qu'il attend son enfant pour la présenter à celui-ci comme fiancé... en cet instant même il apprend que sa fille et son amoureux ont pris l'express pour New-York. Jusqu'à présent les choses en sont là ; nous écrivons ces lignes à la hâte avant de quitter la salle de rédaction. Selon les circonstances, nous tairons les noms ou nous ferons connaître à nos lecteurs les noms des personnes intéressées.”

Tout en lisant, M. Wadworth était devenu sérieux. Il avait à peine terminé que le garçon reparissait et lui remettait un télégramme conçu en ces termes :

“Etes-vous satisfait, maintenant ? Poursuite inutile ; sommes hors d'atteinte. Partons pour Angleterre où nous marierons ; pour cela avait besoin deux mille dollars. Enverrons bientôt notre adresse.—HARVEY.”

M. Wadworth avait pâli. Son ami Copper demanda :

—Etes-vous indisposé, cher ami ? Quelle est donc la cause de votre mauvaise humeur !

L'autre répliqua d'un air embarrassé :

—Veuillez m'excuser, je viens de recevoir une nouvelle qui vous concerne et vous intéresse aussi : ma fille en épousera un autre. Je suis dé-

solé de ce qui arrive, mais il m'est impossible d'arrêter la fugitive et moi-même je viens seulement d'être informé par la voie de mon propre journal.

—Par la voie de votre journal ?

—Mais certainement, répondit Wadworth sur un ton où perçait presque malgré lui l'orgueil professionnel ; est-ce que nous ne sommes pas toujours les mieux informés ?

—Mille tonnerres ! gronda Copper après avoir lu la dépêche ; c'était bien la peine de m'avoir fait faire des centaines de lieues pour ce mariage !

Et il sortit furieux en claquant la porte.

III

Huit jours plus tard le télégraphe transmettait ces mots à Londres :

“Admirez votre habileté et y applaudis. Revenez. Vous bénis.”

PAPA WADWORTH.

UN GOUT DE REVENEZ-Y

Lui.—Est-ce la première fois que vous êtes en amour ?

Elle.—Oui, et c'est si beau, que j'espère que ça ne sera pas la dernière.

AU CONTRAIRE, TRÈS CHARMÉ

La servante.—Il y a un homme à la porte qui vous envoie ce petit compte ; il dit qu'il est fort peiné de vous déranger tant que cela.

Le monsieur.—Oh ! dites lui qu'il ne me dérange pas du tout, qu'au contraire je serais très charmé de le voir repasser de temps en temps.

UNE PETITE IMPRESSION

Madame Lagrande.—Vous êtes allée au théâtre hier soir, quelle impression l'étoile principale a-t-elle produite sur vous ?

Madame Lapetite.—Presque point : elle n'a changé de toilette qu'une seule fois.

LES PETITES ATTENTIONS FÉMININES



Julie.—Tiens ! Voilà les Sacuppiastres.

Hélène.—Lesquels ? Alfred et Jules ?

Julie.—Non, celui qui vient de se marier. Il est avec sa femme.

Hélène (se rappelant d'anciennes amours).—Alors, ne me réveille pas ; je dors.

RIEN DE PERDU

Le reporter de journal.—Mademoiselle de La-hautefutaie est venue se plaindre que le portrait que nous avons reproduit de sa personne ne lui est pas du tout ressemblant.

Le rédacteur.—Eh bien ! alors, nous le ferons servir pour une autre.

DROLES DE GENS

Le propriétaire (au commis).—Vous avez été absent hier, pourquoi cela ?

Le commis.—J'ai été malade.

Le propriétaire.—Grand Dieu ! Malade un jour de semaine ? Pas de danger qu'il attende au dimanche.

COUTE QUE COUTE

L'étranger.—Cocher, je vais vous donner une piastre si vous êtes capable d'arriver en temps pour le train.

Le cocher.—C'est bien, montez et nous nous rendrons ou nous nous casserons le cou.

DÉCONCERTANT

Le vieux monsieur.—C'est encore étrange que dans une grande ville comme ici, il n'arrive pas plus d'accidents.

Le jeune étourdi.—Mais monsieur, il y en arrive.

PINCEE DE CONSEILS

PORTES QUI CRIENT

Tout le monde conviendra qu'il n'est rien de plus agaçant qu'une porte qui grince : lorsqu'on n'a pas sous la main l'huile nécessaire, il suffit de frotter les gonds avec la pointe d'un crayon ordinaire, le bruit cessera aussitôt, le graphite ou mine de plomb, est du reste un des meilleurs lubrifiants connus.

LE SAMEDI
CHAPITRE CONTRE LA GOURMANDISE



I
Bonchinois n'avait qu'un défaut,



II
...celui de goûter à tout.



III
—Poutah ! s'écria-t-il, en goutant à de l'eau de fumier.



IV
—Heureusement que ceci va me rincer la bouche !



V
—Oihioi ! Du plomb fondu !



VI
—Que je me le sauce dans la gôlée de groseilles !



VII
Hélas !



VIII
—Qu'est-ce que la vieille va dire !



IX
—En attendant, essayons ici.



X
—Au meurtre !



XI
Branlebas général.



XII
Branlebas plus général encore.

E. Schreier Co

MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

(Suite.)

A ce moment, il avait dégringolé d'une quinzaine de pieds vers la chute et le câble qu'il venait de rattraper, obéissant à la pente naturelle l'y entraînait encore. Mais la foule qui avait assisté avec anxiété à ce dernier épisode de la lutte suprême, courut aussitôt le long de la rive en tirant le câble hors de l'eau et en une minute rejoignit les jeunes gens qui abordaient au rivage, remorqués par la corde. Cette dernière manœuvre même n'avait pas été sans danger, car la corde, alourdie par l'eau, plongeait, et Mystigo, chargé du fardeau de la jeune fille qu'il retenait toujours par les cheveux et qui inconsciente d'elle-même, avait laissé échapper la fascine d'algues qui la supportait; Mystigo, disons-nous, avait été obligé de faire le mouvement de natation d'un bras et des jambes, afin de se soutenir sur l'eau. Cependant, il n'avait plus à lutter contre le courant, puisque le câble le maintenait sur place; néanmoins, il peinait horriblement, vu sa grande fatigue et si, à ce moment, la corde lui avait échappé, les forces lui eussent manqué pour la resaisir et c'était, après tant d'autres, la dernière menace de la mort cruelle qui avait plané sur les naufragés pendant cet émouvant sauvetage.

Enfin, ils touchaient au terrain du salut.

Les bords de la rivière étaient ici, très encaissés avec encore sept ou huit pieds d'eau.

Des bras solides se tendirent et hissèrent en un clin d'œil le couple intéressant sur l'herbe de la prairie dont l'aspect riant faisait contraste avec la vague furieuse qui fouettait ses flancs.

—Merci, dit simplement et en souriant Mystigo.

Alors, on le reconnut. Une bruyante acclamation retentit en son honneur.

—Vive Mouton, disaient les uns; vive Mystigo, criaient les autres et ces cris de triomphe se répercutèrent parmi le groupe de l'autre rive.

Les cris de joie se calmèrent tout à coup: on venait de déposer mademoiselle Julienne dans les bras de sa mère, mais la jeune fille ne donnait plus signe de vie.

—Mon Dieu! ma fille est morte, s'écria-t-elle; ne l'ai-je donc retrouvée que pour la perdre.

Un homme s'approcha et examina la jeune fille.

—Pardou, madame, elle n'est qu'évanouie, dit-il.

C'était le médecin qui était venu là, conduit par l'instinct d'un devoir à accomplir.



La mère à l'ancienne mode.—La belle enfant! Quel âge a-t-elle?
La mère à la nouvelle mode.—C'est la bonne qui sait cela: attendez que je l'appelle.

Dégraissez son corsage, continua-t-il, pour favoriser la respiration; couchons-la sur l'herbe, la tête penchée à droite afin de ne pas noyer le cœur par l'eau qu'elle a absorbée.

Le médecin lui chatouilla alors la gorge, autrement dit la luette, avec les barbes d'une plume d'oie et l'estomac rejeta une bonne partie de l'eau qu'il contenait; il lui fit respirer des sels et lui insouffla de l'air par la bouche.

Après une minute environ de ce traitement, la jeune personne revint à elle. Elle se jeta aussitôt dans les bras de sa mère en pleurant et lui demanda pardon de lui avoir désobéi en nageant jusqu'à l'indicateur; mais Dieu m'a bien punie, dit-elle.

—Aussi, vous pardonnerai-je de tout mon cœur, chère enfant, ajouta la mère en mêlant ses larmes à celles de sa fille.

Madame s'avança ensuite près de Mystigo tout honteux dans son costume de bain et lui dit, en lui tendant les deux mains:

—Je vous remercie avec effusion, bon et généreux jeune homme d'avoir sauvé ma fille; je vous

remercie aussi en son nom en attendant qu'elle le fasse elle-même. Vous savez ce que j'ai promis à son sauveur, je tiendrai ma parole. Après-demain, à onze heures, tenez-vous prêt à venir au château.

Mystigo, troublé, ne put que balbutier ces mots: "Je ne sais pas ce que vous avez promis, madame, mais ce n'est rien et je ne veux rien."

Madame sourit en disant: "nous en reparlerons," et saluant, elle monta dans sa voiture avec sa fille qu'elle avait hâte de refaire après ce terrible ébranlement.

Quant à Mystigo, des hommes le hissèrent sur les épaules de l'athlète et le conduisirent à l'hôtel en chantant un hymne de triomphe. C'était madame Japy qui avait remis quelques louis aux hommes qui avaient lancé le câble à Mystigo, en leur disant d'aller se restaurer à l'hôtel avec lui.

En voyant Mouton, l'aubergiste se mit à rire en disant: "C'est la première fois que je reçois un client dans cet accoutrement."

—Il a été à la peine, le costume, dirent les hommes; il doit être à l'honneur; faisant ainsi allusion, peut-être sans le savoir, aux célèbres paroles de Jeanne d'Arc.

Dès qu'il avait touché terre, Mystigo, pareil au fameux Antée de la fable, s'était senti presque dispos. Un peu de courbature, disait-il; dans vingt-quatre heures ça n'y paraîtra plus.

Il fit honneur à un bon petit repas que les hommes avaient commandé; il mangea comme un petit loup, disant avec bonhomie à ses hôtes pour s'excuser: "C'est que, voyez-vous, je n'avais jamais encore tant avalé de sauce sans manger de viande."

On rit.

Pendant ce temps, on lui avait rapporté ses habits; il les enfila et un grand nombre de ceux qui avaient été témoins de son exploit le ramenèrent triomphalement chez lui, porté sur leurs épaules.

On comprend la joie des parents en voyant ainsi choyer leur brave petit César.

Le surlendemain, à onze heures, l'équipage de madame Japy s'arrêtait devant l'humble maison de Mystigo, et la dame, richement parée, en descendait avec son mari alors maire de la localité.

—Madame, dit-elle à la mère de Mystigo, je viens chercher votre fils pour recevoir la récompense de son dévouement.

LE LANGAGE DES ANIMAUX

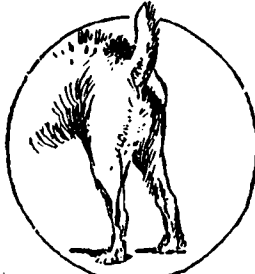
CE QUE DIT UNE QUEUE DE CHIEN.



I
A la poursuite de l'ennemi.



II
Changement de front de l'ennemi.



III
Manœuvres.



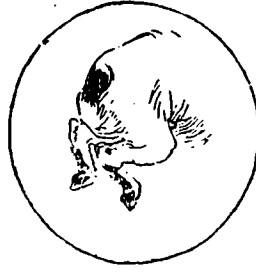
IV
Escarmouches.



V
La bataille.



VI
Hésitation.



VII
Retraite précipitée.



VIII
L'ennemi.

LES EMBARRAS D'UN CHIEN A TROIS TÊTES



(Sur les bords du Styx.)

La première tête de cerbière. — Dites donc.
Les deux autres têtes. — Eh ! bien ?
La première tête. — Je vois arriver un de mes amis. Voulez-vous que nous agitions notre queue ?

J'ai promis cinq cent mille francs au sauveur de ma fille ; comme votre fils est beaucoup trop jeune pour être investi d'une pareille fortune, je la répartirai sur la tête de vos trois enfants ainsi qu'en faveur de leurs parents.

La mère refusa énergiquement en disant que son mari gagnait sa vie et que cela lui suffisait ; Mystigo alors s'approcha et dit timidement :

— Madame, ce que j'ai fait pour mademoiselle Julienne me semble tout naturel et ne mérite pas une pareille récompense ; d'autres auraient agi comme moi s'ils s'en étaient sentis capables.

— Vos sentiments sont généreux, cher enfant, dit madame Japy, mais vous avez une idée bien trop favorable de certaines gens : vous avez vu, en effet, que personne n'a bougé pour tenter ce que vous avez mis à exécution et pourtant, il y a des hommes qui savent nager comme vous.

— C'est vrai, mais ils ne pouvaient peut-être pas faire ce que j'ai fait.

— Dites plutôt qu'ils étaient trop lâches pour exposer leur vie et cependant eux étaient des hommes, quelques-uns très forts et vous n'êtes qu'un enfant. Maintenant, madame, j'emmena votre fils dîner chez moi, afin de recevoir les félicitations de la famille.

— Comme il vous plaira, madame, mais pas de récompense, je vous en prie : mon mari et moi, ainsi que mon fils, n'en voulons absolument pas.

Ce noble sentiment de désintéressement qui n'est pas rare chez les pauvres gens, fit l'admiration de monsieur et madame Japy.

— Soit, dit celle-ci, mais du moins, vous accepterez bien un souvenir ?

— Un souvenir, dit l'humble et loyale femme en baissant les yeux, un souvenir de votre main, madame, nous honorera, tandis que de l'argent nous humilierait.

Monsieur et madame Japy serrèrent la main de la mère, embrassèrent les enfants et remonterent en voiture avec Mystigo.

Pauvre Mouton, il était horriblement désorienté en face de ces élégants aristocrates, lui, pauvre fils du peuple. Il se sentait certainement plus gêné sur ses riches cousins d'un équipage de quinze mille francs que sur les eaux furieuses de l'Haleine.

En arrivant au château, Mystigo fut introduit

au grand salon, où toute la famille Japy était réunie.

Mademoiselle Julienne, dans un costume éblouissant de blancheur, rehaussé par une splendide rivière de diamants, s'avança au-devant de Mystigo. Bien qu'imparfaitement remise de ses terribles émotions de l'avant-veille, elle avait voulu cependant présider la réception faite au brave garçon qui l'avait sauvée. Elle lui présenta la main en lui disant avec des larmes de reconnaissance :

— Je vous remercie de tout mon cœur de votre sublime dévouement, monsieur ; soyez assuré de mon éternelle gratitude ; vous n'êtes pas seulement un homme de cœur mais un brave, et je vous admire.

Ce remerciement, prononcé par cette élégante créature, d'une suprême distinction, mit sens dessus dessous notre petit bonhomme et le rendit tout bête..., à tel point que l'assistance fut obligée de se faire violence pour ne pas rire de sa drôle de *binette*.

Mais la bravoure est timide au salon : elle ne s'y trouve pas à sa place. Mystigo avait tenu l'existance de cette aristocratique jeune fille au bout de son bras, sans la moindre émotion, avec une parfaite désinvolture et voilà maintenant qu'elle lui en imposait comme si les rôles eussent été changés et que ce fut elle qui lui eût sauvé la vie. Pauvre Mystigo, il ne se rendait pas compte de cette disposition psychologique : il ne savait pas,

simple *potache* de lycée, ainsi qu'on appelle, en France, les collégiens, il ne savait pas, dis-je, que la détresse, le danger, le malheur, rapproche les distances, et que le bonheur, la prospérité et la sécurité les éloignent.

Mystigo voulait pourtant répondre quelque chose aux belles paroles de mademoiselle Julienne, mais quoi ? il ne trouvait rien ; la jeune fille essaya de le tirer délicatement de ce silence qui paraissait le faire souffrir, par ces paroles flatteuses :

— Les héros savent mieux agir que parler ; or, je lis sur votre physionomie que votre modestie vous empêche de me répéter les belles paroles que vous avez dites à ma mère : " J'ai agi comme tout honnête homme doit le faire quand il en est capable. "

— Oui, oui, mademoiselle, c'est cela, c'est bien cela, dit en précipitant ses mots, l'intéressant Mystigo, heureux de cette transition qui lui permettait de sortir d'embarras.

Alors, le montrant à la famille, mademoiselle Julienne dit :

— Je suis heureuse de vous présenter mon sauveur, un héros ! monsieur Jules César Mouton.

Tous applaudirent le petit César et monsieur Frédéric Japy ajouta :

— N'est-ce pas que voilà un mouton qui ressemble singulièrement à un lion ?

On rit en approuvant et mademoiselle Julienne fit asseoir Mystigo sur un magnifique fauteuil de boule où chacun vint le féliciter.

A tous les compliments, Mouton répétait invariablement : merci.

Le maître d'hôtel annonça que madame était servie et la dame de céans présentant le bras à Mystigo l'emmena à la salle à manger où elle le plaça entre elle et son mari et en face de mademoiselle Julienne.

Malgré la splendeur du repas, vrai dîner de Luculus, Mystigo dina mal, ébloui qu'il était par la richesse du milieu où il se trouvait et chargé par l'élégante conversation qui frappait ses oreilles : il se garda bien d'y prendre part, de crainte de dire des bêtises.

Pendant le dîner, on lui parla de son avenir, mais Mystigo répondit qu'il ne se sentait encore aucune vocation.

Au dessert, monsieur Frédéric Japy leva son verre de champagne et dit : " Santé, longue vie et honneur à monsieur Jules César Mouton ; à la sortie de ses études, mes bureaux lui seront ouverts, s'il les veut. "

Mystigo remercia, puis tous trinquèrent avec lui.

Le café bu, madame Japy se leva, reprit le bras de Mouton dont la tête était un déséquilibre par les vins de trente six paroisses qu'il avait absorbés, et regagna le salon. Tous descendirent au jardin ; après une longue promenade on rentra et on improvisa un petit concert vocal et instrumental dont mademoiselle Julienne fit en partie les frais au piano ; puis un valet de chambre apporta un plateau d'argent sur lequel brillait un magnifique objet de bijouterie. C'était une montre d'or à remontoir de seize lignes, le plus petit calibre pour hommes, à pivots montés sur diamants au lieu de rubis, avec une chaîne d'or agrémentée de plusieurs pierres d'une grande valeur et se terminant par un loquet portemousqueton dont l'intérieur portait ces mots :

" Reconnaissance de mademoiselle Julienne Japy à monsieur Jules César Mouton. "

Ce bijou, demandé la veille à Paris, par le télégraphe, avec d'autres objets, venait d'arriver.

Ce chef-d'œuvre d'horlogerie valait, prix de facture, vingt mille francs. Mademoiselle Ju-

L'ART DE COMPTER



La caissière du restaurant. — Steak, un chien ; légumes, cinq sous ; pommes de terre, cinq sous ; bière, dix sous, pâtisserie, cinq sous.
Le client. — Pas de fruits.
La caissière. — Pas de fruits, dix sous. Total cinquante-cinq sous.

lienne le prit sur le plateau et s'avançant vers Mystigo, elle lui dit gracieusement :

— Permettez, monsieur, et glissant la chaîne dans sa boutonnière, elle lui mit la montre dans sa poche de gilet qui précisément était neuf.

— Ah ! mademoiselle, balbutia Mystigo, comment vous remercier de votre bonté !

— En ne me remerciant pas du tout, dit la jeune fille en souriant.

La montre posée, elle regarda alors avec complaisance l'effet produit sur l'uniforme de collégien que Mystigo avait revêtu pour la circonstance et dit d'un air satisfait en désignant le jeune homme à la société : « Parfait et il en est digne ! »

Mystigo était ravi, jamais le naïf garçon n'eût osé rêver pareil honneur et si brillante fête pour le service qu'il avait rendu. Mais il n'avait pas encore vu le bouquet.

Lorsqu'il eut été mis en possession de la montre, madame Japy dit à sa fille : « Maintenant, Julienne, comme marque de profonde gratitude et de haute estime, embrasse ton sauveur. »

La jolie et riche héritière, moins hardie ici qu'à la pose de la montre, s'avança modestement et tendit sa joue à Mystigo en baissant les yeux.

Mystigo, à son tour, rougit formidablement et posa légèrement ses lèvres écarlates sur le satin rosé du visage de mademoiselle Julienne.

Il était dix heures du soir : chacun salua Mystigo avec considération et monsieur et madame Japy le conduisirent en voiture jusqu'à son domicile, situé à dix minutes du château.

Comme bien on le pense, les parents étaient encore debouts. Les hôtes distingués de Mouton descendirent et remirent une magnifique boîte en acajou à ses parents en leur disant :

— Ce n'est, ainsi que vous le désirez, qu'un faible souvenir. Vous le constaterez après notre départ ; puis après avoir distribué des bijoux différents et très luxueux à chacun des enfants, madame Japy embrassa la mère de Mouton en lui disant : « Soyez heureuse et fière, madame, de posséder un fils doué d'un cœur si grand et d'un si noble caractère : un jour, c'est ma conviction, il vous couvrira de gloire. »

Monsieur Japy dit alors au père Mouton :

— Puisque vous avez poussé l'abnégation jusqu'à refuser la riche récompense promise par madame et que votre fils avait cependant légitimement gagnée, je veux du moins que vous puissiez élever convenablement votre famille et à partir du mois prochain, votre traitement qui était de deux mille quatre cents francs par an, sera désormais de quatre mille francs avec le titre de contre-maître. Quant à votre fils, son avenir est dans ma maison.

— Merci mille fois, dit le brave père de notre héros ; c'est beaucoup, ce que vous m'accordez, monsieur Japy, cependant, j'accepte au nom de mes enfants.

Son patron lui serra la main, ainsi qu'à son fils, et il remonta en voiture avec sa femme.

La famille ouvrit alors la mystérieuse boîte d'acajou et y trouva un superbe service de table en argent valant cinq mille francs, ce qui avec les bijoux donnés aux enfants et à la mère, portaient à environ trente mille francs le montant des cadeaux gagnés par le courage de Mystigo.

Non content de tous ses souvenirs, monsieur Japy fit une relation du dévouement de Jules César Mouton au préfet du département du Haut-Rhin, à Colmar, priant l'administrateur de ce département de solliciter pour le brave jeune homme la médaille de sauvetage.

Pour consacrer ce sauvetage épique de mademoiselle Julienne par Mystigo, un tableau représentant la terrible scène du courant de l'Haleine, fut commandé au peintre Gérôme, membre de l'institut et professeur à l'école des beaux-arts de Paris—ce tableau figure aujourd'hui dans le salon de M. Adolphe Japy, chef des établissements industriels de ce nom et dont l'administration centrale est au bourg de Beaucoût, près de Belfort. Enfin le portrait en pied de mademoiselle Julienne, exécuté par le célèbre portraitiste, Meissonnier, fut donné à la famille Mouton où il se voit encore.

ANTIDE.

(A suivre).

LA GRANDE ASCENSION EN BALLON AU PARC ROYAL

Il fallait être osé, après les désappointements du public lors de l'insuccès de Mlle Karlettia de monter en ballon, de tenter un nouvel essai, mais les propriétaires du Parc Royal ont la foi robuste et, dimanche dernier, ils ont pris une revanche des plus éclatantes.

Le public a confiance dans leur bonne étoile et des milliers de personnes se sont rendues sur le terrain. Le succès a été des plus complets ; aussi l'enthousiasme de la foule fut il quelque chose d'indescriptible ; l'ovation qui a été faite à l'intrépide aéronaute, à son retour au parc, ne connaissait pas de bornes, et ne fut-ce l'humilité bien connue de M. Stanley Spencer, la foule enthousiasmée l'aurait porté en triomphe.

Toutes les précautions avaient été prises pour assurer le succès ; aussi à l'heure convenue, malgré un vent assez violent qui soufflait de l'ouest, l'immense ballon s'est élevé tranquillement dans les airs avec une grâce parfaite. C'était un spectacle grandiose et que beaucoup de gens n'oublieront pas de sitôt. Rendu à une certaine hauteur, M. Spencer a laissé tomber des milliers de circulaires, annonçant le fameux whiskey Claymore, dont M. Lawrence A. Wilson est l'agent à Montréal. Ces circulaires, de différentes nuances, se jouant dans les airs au gré du vent, offraient un coup d'œil vraiment féérique. Au nombre de ces circulaires se trouvaient 50 coupons, de la valeur chacun d'une piastre ; aussi, les gens se sont-ils empressés de les ramasser et nous en avons vu plusieurs entre les mains de différents invidus.

Rendu à une hauteur de 8,200 pieds, l'intrépide aéronaute a détaché le parachute et commencé sa descente périlleuse, d'abord avec la rapidité d'une flèche ; puis, le parachute s'est ouvert tout grand et alors la descente s'est faite moins rapidement ; l'aéronaute apparaît pleinement en vue et on le distingue parfaitement à l'œil nu, qui s'amuse à faire des jeux et des tours de force sur sa frêle embarcation. Il est descendu,

INGRÉDIENTS PLUS ATTRAYANTS



La tante. — Aimes-tu toujours aussi fort ta poupée ?
Lili. — Pas tout à fait, tante, depuis que nous en avons une vraie au monde.

sain et sauf, près de l'encoignure de la rue Sherbrooke et de l'avenue DeLorimier.

Le ballon monstro est allé tomber un peu plus loin. Il a été vu de tous les points de la cité, aussi de Laprairie, Saint-Lambert, Longueuil, Boucherville, la Longue-Pointe et autres paroisses environnantes. On ne parle plus aujourd'hui que du ballon et du Parc Royal.

M. Stanley Spencer est le héros du jour ; c'est encore un tout jeune homme, anglais de naissance et sans prétention. Pour lui, le danger n'existe pas et l'insuccès est impossible.

Il y aura une nouvelle ascension par le même aéronaute, dimanche prochain, le 21, au Parc Royal, et l'on peut s'attendre à une foule immense.

Tous ceux qui ont vu voudront voir de nouveau, et ceux qui n'ont pas vu ne négligeront pas de saisir cette occasion de contempler le plus beau spectacle qui se puisse voir. Rendez-vous en foule.

UN ESSAI

Louis. — C'est drôle ; cet animal de Jules ne peut pas se former une idée, il ne sait jamais ce qu'il veut.

Henri. — Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! demande-lui de prendre un verre pour voir.

TROP CHAUD

C'est dimanche et l' temps est beau,
Disait Paul à sa compagnie ;
En avant ! Mets ton chapeau,
Et partons à la campagne !
En nous promenant, pouissons donc
Jusques au bois de Mendon ;
Nous reviendrons par Suresnes
Ou bien encore par Vincennes...
Quell' trot', lui dit Louisa ;
Il fait trop chaud pour fair' ça !

Si tu veux, n' marchons pas tant.
Mais, comm' le ciel est superbe
Du côté d' Ménilmontant,
Allons déjeuner sur l'herbe.
Il suffira d'emporter
De quoi nous réconforter :
Deux bouteill's, pas davantage,
Pain, pâté, poulet, fromage...
C'est gênant, dit Louisa ;
Il fait trop chaud pour fair' ça !

Aim's-tu mieux tranquillement
Flâner aux Champs-Élysées,
Visiter quelq' monument,
Ou parcourir les musées ?
Le Louvre, le Luxembourg
Restent ouverts tout le jour ;
Nous contemplerons à l'aise,
Poussin, Rubens, Véronèse...
C'est pas drôl', dit Louisa ;
Il fait trop chaud pour faire' ça !

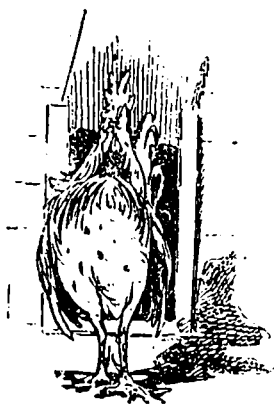
Voyons : quitte cet air grognon,
Dis-moi e' que tu voudrais faire ?
N' sortons pas, mon p'tit aignon.
Si c'est ça qu' ton cœur préfère.
On va tirer le rideau ;
On va se mettre au dodo ;
Et pour Cythère, en voyage,
On partira... sans bagage !
Zut, répondit Louisa ;
Il fait trop chaud pour fair' ça !

Mais, r'prit-ell', mon gros Popaul,
Puisque tu tiens à me plaire,
Viens m' louer cet entresol
Que j'ai vu boulevard Voltaire.
Puis nous irons sur-le-champ,
Tous les deux, chez un marchand,
Choisir pour la s'main' prochaine,
Un mobilier en vieux chêne...
Zut, dit Paul à Louisa,
Il fait trop chaud pour fair' ça !

GEORGES GILLET.

(La Revue des Livres.)

JALOUSIE D'ARTISTES



I
Signor Piparouin
(Téno.)



II
...et Signor Portedelagrange
(Barryton.)



III
...ouvrèrent leur concert à 5 heures du matin.



V
Quand un beau jour
le tonor ouvrit la séance
une heure plus tôt.



VI
Ne se tenant pas pour
battu, le barryton com-
mença le lendemain à
5 heures du matin.

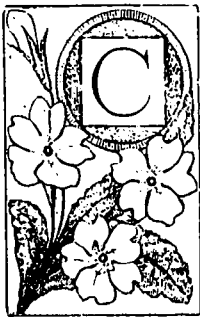


VII
Or, il arriva que
de rivalité en rivalité
la musique mar-
cha jour et nuit.



VIII
Si bien que tous les deux furent conduits
au marché dans le même panier.

LE JEUNE HOMME AUX POMMES SAUTÉES



est-ce que vous qui prétendez cau-
ser des gens timides, mais
vous n'y entendez rien, mon
cher ami, absolument rien.

Ainsi, tenez, moi qui vous
parle, j'ai connu un jeune
homme tellement timide qu'il
hésitait trois quarts d'heure
avant d'oser demander une
pomme sautée au restaurant.

C'est comme j'ai l'honneur
de vous le dire

Et ce qu'il y de plus fort,
c'est qu'il appelait le garçon "monsieur".

Quelquefois même, il n'osait pas. Ces jour-là,
il se passait des pommes sautées.

Je sais bien ce que vous allez me dire, je con-
naissais vos plaisanteries. Vous allez me dire: "Pour-
quoi ne demandait-il pas autre chose, du bœuf
à la mode ou de la tête de veau?"

Mais, vous pensez bien qu'il était aussi timide
pour les autres victuailles que pour les pommes
sautées ou frites, ou cuites à l'eau.

Je suis même persuadé que s'il vous avait
aperçu à table d'hôte, il serait mort de faim plu-
tôt que de prier le garçon de lui apporter votre
tête, ou même une portion de votre tête...

Hein! Quoi?

Ah! vous ne répondez pas! vous restez là
comme une grosse moule... vous voyez bien que
vous n'entendez rien à la question... absolument
rien... Mais alors, taisez-vous, et laissez-moi parler
plutôt que d'ennuyer ces messieurs et dames avec
vos réflexions stupides!

**

Et pourtant ce jeune-homme aux pommes sau-
tées dont je vous parle, et que je considère comme
un des plus timides jeunes hommes que Dieu ait
jamais faits, ce jeune homme était un hercule, un
véritable hercule.

Il avait des épaules d'une largeur extraordi-
naire, un cou de gladiateur et du poil sur les

mains, ce qui est l'indice d'une force peu com-
mune.

Malgré cela, il était doux comme un petit co-
chon d'Inde. Avec ses grands yeux bleus, sa petite
barbe blonde frisée, très rare, il avait l'air d'un
gigantesque collégien en vacances...

**

Quoi? son nom?

Qu'est-ce que ça peut vous faire, son nom?
Est-ce que ça vous regarde?

Je vous raconte une anecdote quelconque sur
un monsieur; Je vous dis: Ce monsieur a fait
ceci ou cela... est-ce que vous avez besoin de sa-
voir comment il s'appelle, où il est né, ce qu'il
fait; s'il est parent de tel ou tel autre individu
que vous vous imaginez connaître, et avec
qui l'oncle de votre beau-frère a été en rela-
tions avant la guerre de soixante dix?

Son nom? Dieu me garde de vous le dire,
son nom!

Ah! vous seriez trop content si je vous di-
sais: C'était un nommé Gustave Loupiat, ou
Théodore Lafiole.

"Théodore Lafiole, vous écrieriez-vous aus-
sitôt; mais attendez donc, je connais cela! Ce
Lafiole n'était-il pas le fils d'un juge de Ca-
hors? Je l'ai beaucoup connu! ou, pour mieux
dire, je l'ai rencontré quelquefois chez mon
oncle le premier président. C'était un bien
charmant garçon, très instruit, très bien éle-
vé..."

Eh bien, non! il ne s'appelait pas Lafiole,
justement, ni Loupiat, et ce n'était pas un
parent des Loupiat du Rouergue...

Il n'était pas à Polytechnique en même
temps que vous ni à Normale en même temps
que votre frère, ni nulle part où vous avez pu
le rencontrer.

Et, son nom, vous ne le saurez pas!

D'abord, croyez-vous qu'il serait content
de voir son nom imprimé! Vous vous en fichez,
vous, vous mettriez comme cela son nom dans
le journal sans hésiter, au risque de jeter à
jamais la discorde dans une famille.

Ah! vous êtes un joli coco, parlons-en!

Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

Vous ne tenez pas tant que cela à
le savoir, ce nom?

Eh bien! alors, pourquoi faites-
vous tant de chambard? pourquoi
révolutionnez-vous la maison?

Restez donc tranquille dans votre
coin à fumer votre pipe, et laissez-moi
continuer, voyons, c'est insupportable,
cela!

**

Je pourrais vous en conter long
sur ce jeune-homme-aux-pommes-sau-
tées, et sur son extravagante timidité,
mais nous n'en finirions pas avec ce
monsieur qui m'interrompt constam-
ment. A chaque instant ce seraient
des questions stupides auxquelles je
serais incapable de répondre autre-
ment que par un feu rapide de sou-
coupes.

Or, comme je suis un discobole
de premier ordre, j'aime mieux m'abs-
tenir. Si je l'abimais, ça me ferait
encore des ennuis.

Qu'il vous sullivan de savoir que ce
jeune-homme-aux-pommes-sautées,
celui-là même qui voulait mettre un
caleçon de bain pour passer devant
le conseil de révision—qu'il vous suf-
fise de savoir qu'un jour, il se maria.

Ou plutôt on le maria, car il était
trop timide pour se marier de son
propre gré.

Lorsqu'ils fut devant le maire
(après combien de soleils piqués, bon
Dieu! et de balbutiements), le maire
lui dit selon la coutume:

—Consentez-vous à prendre pour
épouse mademoiselle Marie-Louise
Une Telle...?

Pas de réponse.

Ah! il a l'oreille dure, pensa le
maire, et d'une voix plus forte il ré-

péta:

—Consentez-vous à prendre mademoiselle Une
Telle pour épouse?

Alors, au bout d'une seconde ou deux, le
jeune-homme-aux-pommes-sautées se pencha vers
l'officier de l'état civil et rougissant jusqu'aux
yeux:

—Pardonnez-moi, fit-il, est-ce à moi que
vous faites l'honneur de parler?

GEORGE AURIOL.

Ripon's Tablets prolong life.

CARACTÈRE DÉTERMINÉ



Le premier dute.—Veux-tu une cigarette?

Second dute.—Je n'en use jamais, mon cher. Je ne
comprends pas que tu aies cette faiblesse.

Le premier dute.—Tu dis: une faiblesse! Mais mon
cher, tu ne sais donc pas quel vigoureux gaillard ça prend
pour fumer une cigarette.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

I. — FALKENHORST.

(Suite)

La perspective d'habiter parmi les décombres, les chouettes et les chauves-souris, ne souriait que fort médiocrement à Denis. Il soupira.

Mais il se souvint presque aussitôt du merveilleux souper sorti de terre comme par miracle dans la hutte du charbonnier, et concluant de là qu'il ne fallait point, avec le major, juger les choses sur l'apparence, il se rassura.

Les chevaux s'étaient remis en marche.

Bientôt on atteignit le pied de la montagne sur laquelle s'élevaient les ruines du château féodal de *Falkenhorst*, nom qui, en allemand, signifie *aire de faucon*.

Les flancs de cette montagne étaient excessivement rapides et, dans certains endroits, taillés à pic.

Denis ne se rendait point compte de la façon dont les chevaux pourraient en atteindre le sommet.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que la petite troupe tournait la colline au lieu de la gravir.

Bientôt on arriva au pied d'une roche granitique abrupte et dont les flancs parfaitement lisses semblaient taillés au ciseau.

Le major arrêta son cheval, et tout le monde mit pied à terre.

—Va-t-on donc nous hisser en haut avec des cordes et des pouliés?... se demandait Denis.

Son incertitude ne dura qu'un instant.

Le major siffla d'une certaine manière qui, sans doute, était un signal.

Aussitôt un quartier de roc tourna sur des gonds invisibles, comme un *décor* dans une *féerie*, et démasqua une ouverture assez large pour qu'un cheval y pût passer sans peine.

Chacun des bandits prit sa monture par la bride et s'engagea dans cette ouverture.

Quand tout le monde fut entré, le fragment de granit reprit sa première position, et le rocher sembla d'une seule pièce, comme auparavant.

Au bout de vingt pas, la galerie souterraine dans laquelle les cavaliers venaient d'entrer s'élargissait sensiblement, ainsi que permettait d'en juger quelques torches soutenues de distance en distance par des poignées de fer.

La pente était rapide sans être cependant fatigante.

Au bout d'un quart d'heure, on rencontra une grille de fer derrière laquelle se trouvait un homme armé jusqu'aux dents.

Ce factionnaire reconnut les arrivants et ouvrit la grille.

—Où est Karl? lui demanda le major.

—Major,—répondit la sentinelle ainsi interpellée,—le lieutenant est dans sa chambre.

—A-t-on fait bonne garde, depuis mon départ?

—Oui, major.

—Rien de nouveau, d'ailleurs, aucune alerte?

—Rien.

Le major passa, et ses compagnons le suivirent.

On était arrivé.

Il nous faudrait la plume d'Anne Radcliffe, la romancière de fantastique mémoire que nous citions un peu plus haut, pour décrire, avec tous les détails que comporte un pareil sujet, les ruines antiques de *Falkenhorst*.

Mais comme nous n'avons point la plume d'Anne Radcliffe et que d'ailleurs nous ne tenons que médiocrement à refaire quelques chapitres des *Mystères d'Udolphe*, ou des *Visions du Château des Pyrénées*, nous résumons en peu de lignes deux ou trois cents pages de description.

Toute la partie extérieure de *Falkenhorst*, c'est-à-dire ce qui constituait autrefois le véritable château, était complètement inhabitable et inhabitée.

Les paysans des alentours croyaient les débris de l'*Aire de Faucon*, absolument déserts et hantés seulement par quelques hôtes surnaturels.

Les bandits commandés par le major avaient découverts des souterrains en fort bon état, qui, moyennant quelques réparations peu importantes, étaient devenus une habitation très logeable et même ainsi qu'on le dirait aujourd'hui, très-confortable. A la vérité, jamais un rayon de soleil n'y pénétrait; mais des torches résineuses, brûlant jour et nuit, suppléaient le mieux du monde aux clartés du soleil.

Les souterrains avaient été divisés en un certain nombre de compartiments.

Il y avait d'abord la chambre du capitaine et celle de son lieutenant.

Puis un vaste dortoir commun où couchaient tous les hommes de la troupe.

Il y avait une salle à manger, aux voûtes épaisses, sous lesquelles s'éteignaient sans écho les éclats de rire, les chants de l'ivresse et les cris joyeux de l'orgie.

Venaient ensuite des cuisines, des écuries, des caves et des magasins.

C'est dans ce dernier lieu que s'entassaient le butin, consistant en marchandises de toutes sortes, dont il était impossible de se débarrasser sur le champ.

Le contenu des magasins appartenait à tous, dans la proportion que nous avons posée plus haut, le capitaine seul avait la clef de la lourde porte qui les fermait.

Jour et nuit deux sentinelles veillaient à la sûreté générale.

L'une d'elles, à l'extrémité de cette issue percée dans les flancs de la colline, et par laquelle nous avons vu le major s'introduire avec sa troupe.

L'autre, au sommet d'une tourelle à moitié démolie, qui n'en dominait pas moins le pays d'alentour à quatre ou cinq lieues à la ronde.

La présence de cette vigie, on le comprend facilement, rendait toute surprise impossible.

L'intérieur de ces demeures souterraines n'avait rien de lugubre ni de sinistre en son aspect.

Partout les murailles nues disparaissaient sous d'immenses tapisseries de haute lisse, provenant du pillage de quelques châteaux. Le sol était recouvert de nattes épaisses, ou d'un sable blanc et fin, doux au pied et doux à l'œil.

La chambre du major pouvait passer pour un chef-d'œuvre de décoration.

Les plus précieuses étoffes orientales, enlevées à un marchand juif dont on avait saisi les ballots et précipité le cadavre dans le Rhin, servaient de tentures.

On marchait sur un tapis de Smyrne.

Un tissu de soie écarlate, mêlée de fils d'or et de fils d'argent recouvrait le lit.

Enfin un miroir de Venise, deux ou trois tableaux précieux et des trophées des armes les plus magnifiques et les plus rares, complétaient l'ameublement de cette chambre digne d'un roi, et qu'éclairait un lustre à cinq branches suspendu au plafond.

Le major n'était cependant pas le moins du monde un de ces bandits poétiques et rêveurs, comme on en trouve dans le plus beau drame de Schiller et dans les romans de l'ancienne école. C'était un brigand tout à fait réaliste, un véritable voleur de grands chemins.

Nous lui avons déjà entendu dire à lui-même qu'il était Français.

Il avait quarante ans environ, une figure large et vigoureusement enlumineée, encadrée dans les massifs d'une barbe d'un brun fauve. Sa taille était moyenne et un peu épaisse, il commençait à prendre du ventre.

Son costume était toujours propre, mais n'affichait jamais la moindre prétention à l'élégance.

Il portait sans cesse à la ceinture un poignard et des pistolets, mais ces armes étaient d'une excessive simplicité, et il laissait suspendus aux trophées de sa chambre à coucher les poignards moresques à lame damasquinée et à la poignée d'or incrustée de pierres précieuses, et les pistolets aux pommeaux ciselés et garnis d'or et d'argent.

Le major aimait par-dessus tout la bonne chère.

Il s'asseyait volontiers à table, vers huit heures du soir, pour ne quitter la place qu'à dix heures du matin.

Il buvait comme le fameux maréchal-duc de Bassompierre. Les vins les plus capiteux, engloutis à doses énormes, ne parvenaient pas même à lui procurer une ébriété légère: seulement son nez, tout constellé de rubis vineux, était une irréusable preuve de son intempérance habituelle.

Personne, dans toute sa troupe, n'était capable de lui tenir tête, pas plus à table que dans une lutte, car sa force était herculéenne, comme sa tête était inébranlable.

Le major n'était pas précisément cruel. Il ne versait point le sang uniquement pour le plaisir de le verser, il laissait la vie sauve à ceux qui n'essayaient point de se défendre. Mais la moindre résistance l'exaspérait, et, alors, il tuait un homme sans plus de souci ni de remords qu'il n'en ressentait pour tuer une abouette.

Le lieutenant Karl se rapprochait davantage, du moins quant au physique, de ce type convenu du bandit romantique.

C'était un étudiant allemand qui, chassé de l'Université pour ses désordres et renié par sa famille, s'était jeté par désespoir dans le brigandage et était devenu le bras droit du major.

Le lieutenant Karl, jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, avait un visage pâle et déjà flétri, entouré de longs cheveux noirs dont il prenait un soin tout particulier.

Une extrême maigreur rendait plus remarquable encore sa haute taille, souple comme un peuplier que fouette l'orage.

Il portait la moustache en croc et il affectait d'être toujours vêtu de noir.

Ce jeune homme, d'une nature ardente et sensuelle, avait un goût ou plutôt une passion effrénée pour les plaisirs.

La soif des voluptés avait fait de lui un *Chevalier du Poignard*.

Ses vices se mêlaient d'ailleurs à je ne sais quoi de chevaleresque, et sa bravoure allait jusqu'à la témérité.

Le lieutenant Karl ne devant point jouer un rôle important dans ce récit, nous n'en dirons pas davantage sur son compte.

II. — LE RAPPORT

Denis Poulailler réunissait en lui toutes les conditions requises pour devenir un bandit modèle.

Audace, résolution, sang-froid, rien ne lui manquait.

Nous savons, de plus, qu'il n'avait point de préjugés et que sa conscience était élastique.

Il venait donc d'embrasser, sous la conduite du major, la carrière qui convenait le mieux à une nature vive comme la sienne, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il se distingua dès ses premiers pas dans cette carrière.

Passons rapidement sur un intervalle de quelques mois, afin d'arriver plus vite à des faits d'un plus grand intérêt.

Denis était devenu en quelque sorte le favori et le confident du major, qui ne manquait jamais de le consulter avant d'entreprendre une expédition. Cette confiance et cet attachement du capitaine rendaient Poulailler lieutenant de fait, mais il ne l'était pas encore de droit.

Karl portait le titre de lieutenant et touchait sa double part du butin. Denis, quoique son influence sur le major fût presque sans bornes, n'était considéré que comme un simple membre de la troupe.

Cet état de choses mécontentait également Karl et Denis.

Le premier, parce qu'il se voyait dépossédé complètement de sa supériorité morale et de son autorité.

Le second, parce que sa cupidité s'irritait des avantages pécuniaires accordés au lieutenant.

De là, une haine profonde entre ces deux hommes, haine d'autant plus terrible qu'elle était plus sourde et ne se manifestait par aucun éclat.

Un soir, à table, le lieutenant Karl, emporté par l'ivresse, insulta Denis, pour ainsi dire sans prétexte, et lui jeta à la tête un gobelet rempli de vin.

Denis évita le coup ; mais, rendu furieux par cette brutale agression, il se précipita, un couteau à la main, sur Karl.

Le major fit un signe, et plusieurs hommes séparèrent les deux adversaires.

—Major!—s'écria Denis—pourquoi m'empêcher de me venger?... L'insulte que j'ai reçue est mortelle et veut du sang!...

—Elle en aura,—répartit le chef avec le plus grand sang-froid.

—Alors, ordonnez qu'on nous laisse libres!

—Vous le serez dans un instant.

—Pourquoi pas tout de suite?

—Parce que, entre gens d'honneur, il doit y avoir un combat et non pas une boucherie... On vas vous donner des épées, et vous vous mesurerez loyalement...

—A la bonne heure!—répondit Denis.

Ce qui fut dit fut fait.

Un homme de la bande alla chercher deux de ces longues et lourdes épées de forme antique, dont aujourd'hui encore les étudiants allemands se servent pour vider leur querelle.

Karl, malgré son incontestable courage, était plus pâle qu'à l'ordinaire.

Chacun des adversaires prit une de ces armes.

Le duel commença.

Il fut court.

A la deuxième passe, Denis clouait le lieutenant contre la muraille comme un gigantesque oiseau de nuit.

Karl vomit le sang, tordit ses membres, et expira sans pousser un soupir et sans prononcer une parole.

—Bien touché, mon fils!—s'écria le major en s'adressant à Denis, —te voilà lieutenant!...

Ce fut toute l'oraison funèbre de Karl, dont le corps fut emporté sur le champ.

On lava la muraille ensanglantée, on jeta du sable sur la mare de sang qui couvrait le sol, on fit disparaître toutes les traces matérielles de la scène qui venait de se passer, et personne ne songea plus à Karl, remplacé immédiatement dans ses fonctions de lieutenant par Denis Poulailler.

vers les dix heures du soir, le signal habituel retentit à l'extrémité de l'avenue souterraine. Le quartier de roc tourna sur ses gonds invisibles ; l'arrivant pénétra dans l'intérieur et se dirigea vivement vers la salle commune.

Cet homme doué d'une finesse et d'une pénétration peu communes, se nommait Roncevaux, et c'était lui que d'habitude on envoyait aux renseignements quand le major avait quelque expédition en vue.

Tout le monde était à table au moment où Roncevaux entra.

Le bandit était déguisé en paysan, et, pour parler le moderne langage des coulisses, il avait *fait sa figure* avec un art si grand, qu'il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, de ne point le prendre pour un bon gros campagnard, bien lourdaud et bien stupide.

Notons en passant que depuis plus de huit jours la troupe s'endormait dans une complète inaction, et que cette inaction pesait à tout le monde et surtout au major et au lieutenant. Aussi le major demanda-t-il tout aussitôt et avec les symptômes d'une très-vive curiosité : — Eh bien ! Roncevaux... eh bien !... y a-t-il du nouveau ?

—Ah ! pardieu, major !... vous pouvez en jurer hardiment !...

—Une affaire ?

—Oui.

—Bonne ?

—Magnifique.

—Bientôt ?

—Demain.

—Roncevaux, tu es un homme impayable.

—Je le sais, major.

—Maintenant, des détails.

—A l'instant même ; seulement, qu'on me donne à boire, je meurs de soif.

Une main obligeante s'empressa de passer à Roncevaux une cruche remplie jusqu'aux bords de bière mousseuse.

Il la vida d'un seul trait ; puis, la reposant sur la table, il dit : — Maintenant, major, je suis à vos ordres.

—D'abord,—demanda le chef,—d'où viens-tu, et quel chemin as-tu pris depuis trois jours que tu es en route ?

—J'ai suivi les bords du Rhin jusqu'à Goldner... .

—Ce petit village qui est à dix ou onze lieues d'ici ?

—Précisément.

—Et une fois arrivé là ?...

—J'y suis resté.

—A l'auberge ?

—Oui, major, à l'auberge du *Faucon blanc*, une petite hôtellerie charmante, et que vous ne tarderez pas à connaître.

—Ah ! diable !... c'est donc là ?

—Qu'il y a un beau coup à faire, oui, major.

—Des détails, Roncevaux, des détails !...

—Major, avez-vous entendu parler quelquefois de Salomon Van Goët ?...

—Le négociant juif de Cologne ?

—Lui-même.

—J'en ai entendu parler cent fois. Il passe pour être immensément riche, pour avoir des correspondants et des comptoirs dans tous les pays du monde, et enfin pour prêter de l'argent aux têtes couronnées... .

—Tout cela est vrai, major.

—Soit ; mais qu'y a-t-il de commun entre Van Goët, le fameux marchand juif de Cologne, et la petite hôtellerie du *Faucon blanc* à Goldner ?...

—Il y a cela de commun que maître Van Goët couchera demain à l'auberge du *Faucon Blanc*.

—Ah ! ah !

—Attendez, major, je n'ai pas tout dit et ce n'est pas encore là le beau de la chose... Tandis que le négociant israélite descendra à terre, sa barque restera amarrée dans le petit port, et savez-vous de quoi elle est chargée, cette barque ?...

—Ma foi, non.

—Des plus précieuses marchandises du monde entier... de bijoux d'un prix inestimable et, enfin, de sacs d'argent et de lingots d'or... il y a là de quoi nous enrichir tous d'un seul coup !...

—Es-tu bien sûr de ce que tu dis là ?—s'écria le major dont le visage devenait pourpre de joie.

—Sûr comme de mon existence,—répondit Roncevaux.

—Cela me paraît si beau que je puis à peine y croire !

—Ah ! major, ne vous exagérez pas les choses, non plus ! La capture serait splendide, éblouissante, c'est vrai ; mais elle me semble difficile... .

—Pourquoi cela ?

—La barque de Van Goët est grande, et d'ailleurs elle est défendue de manière à se trouver à l'abri d'un coup de main. Outre ses huit rameurs, le juif amène avec lui deux commis de confiance et six laquais armés jusqu'aux dents... et vous devez bien penser que tous ces gens-là ne dormiront que d'un œil.

(A continuer.)

Un an environ après le jour où le nouveau lieutenant avait été admis à faire partie de l'association des *Chevaliers du Poignard*,

THÉÂTRE-ROYAL

Les habitués de ce charmant lieu d'amusement apprendront avec plaisir que ses portes vont s'ouvrir de nouveau au public lundi prochain.

Pendant les vacances, les propriétaires ont fait des améliorations considérables et n'ont rien épargné pour l'embellissement de la salle. Nous engageons fortement le public de se rendre lundi prochain au Théâtre-Royal. La pièce qui inaugurerait la saison d'amusements est le "Midnight Alarm."

Les acteurs sont tous de premier ordre et arrivent directement de la Opera House de Boston. Cette recommandation seule est suffisante pour leur assurer salle comble. Il y aura représentation tous les jours, les après-midis et soirs.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
 Aliment indispensable dans les **CROISSANCES DIFFICILES,**
Longues convalescences et tout état de
 langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
 des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
 ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
 S'adresser à **C. ALFRED CHOUILLOU,**
 Agent Général pour le Canada, **MONTREAL.**

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal*

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE*STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE***EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES****\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS**Magnifiques feuilletons à bon marché****10 cts-chaque-10 cts**

Seconde édition des deux grands
feuilletons à sensation,

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.**PARC-ROYAL***Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis***DIMANCHE APRES-MIDI, LE 21 AOUT****NOUVELLE****ASCENSION EN BALLON**

Mr. STANLEY SPENCER, qui a fait Dimanche der-
nier, au Parc Royal, une si brillante ascension en ballon,
promet de s'éclipser Dimanche prochain.

En s'élevant dans les airs, Mr. Spencer laissera tomber
de nouveau cinquante coupons de la valeur d'une piastre
chacun.

Venez voir une des plus belles ascensions qui aient
jamais été vues en Canada.

N'OUBLIEZ PAS

Que la descente en Parachute est un des plus beaux spec-
tales que l'on puisse contempler.

AUTRES ATTRACTIONS**Dimanche Apres-Midi et Soir**

LES FRÈRES COOGAN sur les patins à roulettes, scènes
et positions des plus comiques et des plus amusantes.

GEORGE KOLA, le grand contortioniste et l'homme
serpent.

LE PROFESSEUR BRODEUR, le prince du mesmé-
risme.

J. J. ZAMORA, le plus diabolin des acrobates aériens et

M. E. GOMER, le chanteur comique du Parc.

ADMISSION, 10 Cts. ENFANTS, 5 Cts.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME
Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL 23 Juillet 1892

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
LA LYRE UNIVERSIELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 37, boulevard St-Michel, Paris. — *Spécimen franco sur demande.*
LA CURIOSITÉ UNIVERSIELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



REGULATE THE
STOMACH, LIVER AND BOWELS,
AND
PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Bloating, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effective. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les eudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION I

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.